

*Philippe Lançon, journaliste à Charlie Hebdo, est l'une des victimes de l'attentat perpétré le 7 janvier 2015 dans les locaux du journal. Il est grièvement blessé à la mâchoire. Il raconte sa reconstruction physique et psychologique dans Le Lambeau.*

Combien de temps ai-je regardé la cervelle de Bernard ? Assez longtemps pour qu'elle devienne une partie de moi-même. J'ai dû faire un effort pour m'en détourner et tourner la tête de l'autre côté, vers mon autre bras. Ce fut très lent. Je ne crois pas que nous étions d'accord, celui d'avant et moi-même, sur la nécessité et la nature de ce mouvement. Il y avait débat. Celui d'avant ne voulait pas découvrir les conséquences de ce qui avait eu lieu, il était assez sage pour deviner que les mauvaises nouvelles peuvent attendre lorsque les bonnes ne viennent pas les tempérer, mais il était bien obligé de suivre celui qui les vivait, il n'avait pas la main, il s'éteignait peu à peu sans le savoir dans la conscience nouvelle qui, comme d'un sommeil confondu avec l'existence, émergeait.

- Vous voulez de la musique ?

J'en voulais, mais pas n'importe laquelle. Sur le ghetto-blaster de mon neveu, j'ai mis du Bach : soit *Le clavier bien tempéré*, par Sviatoslav Richter ; soit *Les variations Goldberg*, par Glenn Gould ou Wilhem Kempf ; soit *L'art de la fugue*, par Zhu Xiao-Mei. La musique de Bach, comme la morphine, me soulageait. Elle faisait plus que me soulager : elle liquidait toute tentation de plainte, tout sentiment d'injustice, toute étrangeté du corps. Bach descendait sur la chambre et le lit et ma vie, sur les infirmières et leur chariot. Il nous a tous enveloppés. Dans sa lumière sonore chaque geste s'est détaché et la paix, une certaine paix, s'est installée. Un poème de John Donne, lu bien des années avant, prenait sens : « Il n'y aura ni nuage ni soleil, ni obscurité ni éblouissement - mais une seule lumière. Ni bruit ni silence - mais une seule musique. Ni peurs ni espoirs - mais une seule possession. Ni ennemis ni amis - mais une seule communion. Ni début ni fin - mais une seule éternité. » Le changement du pansement pouvait commencer.

Elles m'ont débandé peu à peu du crane au menton. Elles m'ont dégagé les oreilles, ôté les compresses maculées, nettoyé, préparé les compresses stériles avec une pince en trempant les unes dans le sérum physiologique, en enduisant les autres de vaseline. Leurs gestes étaient ralentis par le clavier. Quand le visage a été nu, l'une d'elles m'a dit :

- Vous voulez le voir ?

C'était la question rituelle. J'ai dit oui. Elle a pris le petit miroir à bord noir qui se trouvait sur ma table de nuit, celui avec lequel Alexandra m'avait montré les bouts d'oreilles poilus, et me l'a tendu. J'ai regardé le trou, bien en face. A quoi il ressemblait. Comment il évoluait. S'il réduisait ou grandissait. En quoi il avait changé depuis la veille, depuis le jour de l'attentat. Je l'ai regardé froidement, dans les notes de Bach, comme on descend dans un puits. Personne, à part les soignants et moi et ceux qui m'avaient découvert le 7 janvier, ne l'a vu. Au milieu de la chair déchiquetée, il y avait maintenant cette petite muselière de titane qui tenait les restes de mâchoire et dont je voyais pour l'instant quatre maillons. C'était une chaîne, mais aussi la portée d'où montaient les notes que nous écoutions. La lèvre et la plupart des dents inférieures avaient disparu. J'ai retrouvé, à la base du visage intact et avec une satisfaction masochiste, le monstre familier. Si j'étais un portrait peint, il fallait croire que la main de l'artiste, aussi sûre que celle de Raphaël, avait saccagé une dizaine de centimètres vers le bas pour rappeler au monde que toute cette harmonie n'était rien d'autre, ni plus ni moins, que de la peinture. Le visage que j'avais eu était une convention qui avait disparu. C'étaient Bach et les gestes des infirmières, à cet instant, qui lui redonnaient son unité – sans effacer sa monstruosité.